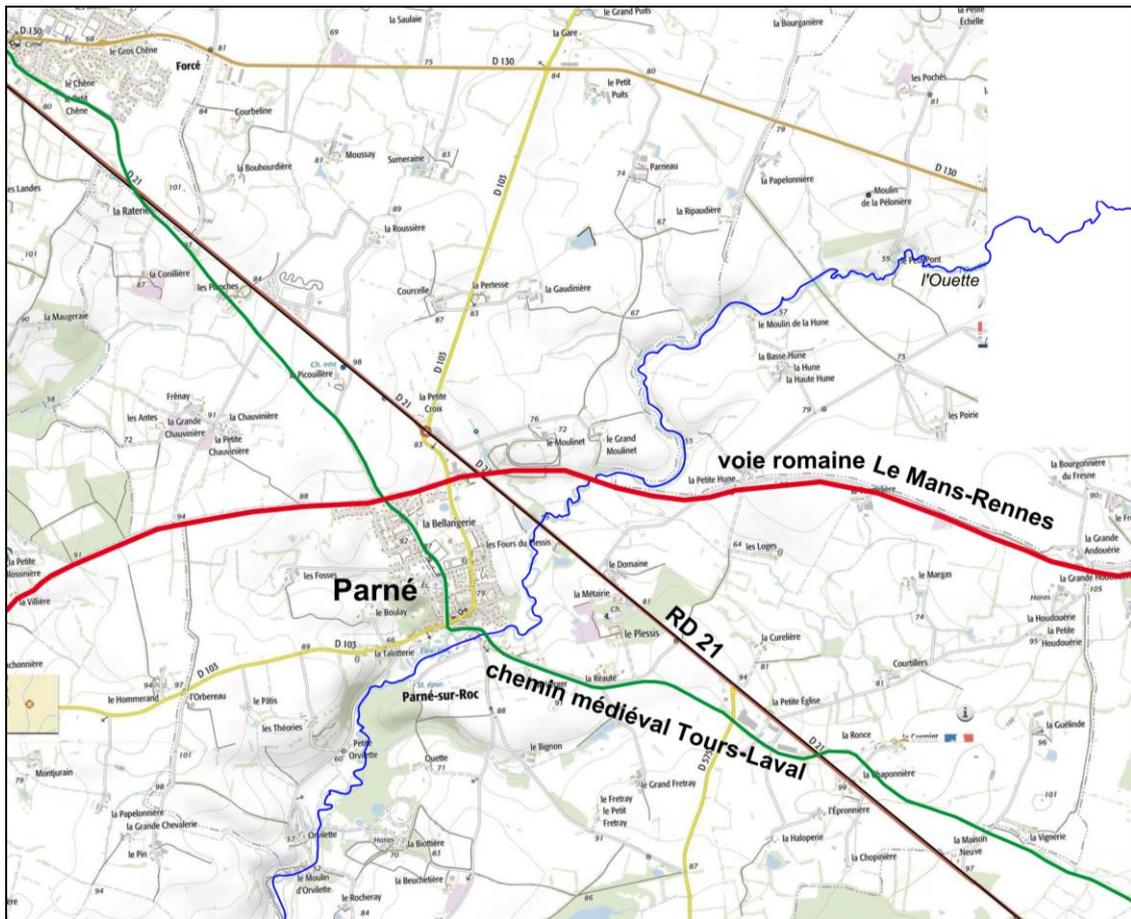


Jacques NAVEAU et Dominique ÉRAUD (†)

PARCOURS DE VISITE À PARNÉ-SUR-ROC

ORIGINES DE PARNÉ



ANTIQUITÉ ET DÉBUT DU MOYEN ÂGE

Parné-sur-Roc a pour origine une *villa* gallo-romaine, c'est-à-dire un grand domaine rural appartenant à un riche propriétaire. L'emplacement de la maison de maître, qui était le siège du domaine gallo-romain, a été découvert sur un terrain de la ferme des Fosses et près d'une importante **voie d'origine gauloise**. Celle-ci reliait à l'époque romaine Le Mans à Rennes et traversait la Mayenne au gué d'Entrammes, près duquel s'est développée une agglomération dont subsistent des thermes dans l'église (site ouvert à la visite). Le tracé de cette voie est conservé entre Parné et Entrammes et se présente sous la forme d'un chemin de terre que l'on peut emprunter à partir de la route allant du bourg au château d'eau (panneau touristique au départ).



La voie romaine Le Mans-Rennes entre Parné et Entrammes.

Le domaine agricole de la villa, encadré au nord et à l'ouest par la voie et par un chemin perpendiculaire qui semble lui aussi antique, devait s'étendre vers l'est jusqu'à l'emplacement du bourg de Parné.

Des **cimetières** accompagnaient les hameaux des paysans sur les terres des villas. À l'époque mérovingienne (6^e-8^e siècles), quand le christianisme s'est implanté dans les campagnes, on a élevé des églises dans ces cimetières : c'est sans doute l'origine de celle de Parné. Elle est d'ailleurs dédiée à



saint Pierre, dédicace fréquente dans les premiers lieux de culte chrétiens. À la même époque, on a pris l'habitude d'enterrer les morts dans des sarcophages de pierre, souvent taillés dans du calcaire coquillier. Cette pierre, bien reconnaissable par les innombrables fossiles agglomérés qui la constituent, était exploitée à Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire) d'où l'on exportait en quantité des sarcophages. Or, des blocs de calcaire coquillier, provenant certainement de sarcophages mérovingiens débités, ont été employés pour monter l'angle nord-ouest de la nef, lorsque l'on a reconstruit l'église à la fin du 10^e ou au début du 11^e siècle (côté extérieur, à gauche du clocher). C'est la trace d'occupation la plus ancienne que l'on puisse voir aujourd'hui dans le bourg (vers le 7^e siècle).

Blocs de calcaire coquillier provenant du débitage de sarcophages mérovingiens, en réemploi dans l'angle nord-ouest de la nef (pierres grises granuleuses et érodées).

NAISSANCE DU PRIEURÉ ET DU BOURG

L'église est mentionnée pour la première fois vers 1030. C'est déjà le bâtiment dont il subsiste la nef : son mode de construction en petites pierres assez régulières est caractéristique de la deuxième moitié du 10^e ou du début du 11^e siècle.

Au 11^e siècle, l'église et les terrains voisins appartenaient à la puissante **famille de Château-du-Loir**. La raison en est que cette famille possédait dans la région, depuis l'époque carolingienne, d'importants domaines dont le centre était Argentré et qu'elle en était originaire par une branche maternelle. L'un de ses membres les plus importants fut, au 11^e siècle, Gervais, évêque du Mans de 1036 à 1055 puis archevêque de Reims, mort en 1067. Les Château-du-Loir étaient les rivaux des comtes du Mans et ont joué un rôle politique important dans le Maine. Ils semblent avoir encouragé l'implantation de Guy I^{er} de Laval, seigneur originaire d'Avoise dans la Sarthe mais ayant des attaches par sa femme dans la région lavalloise où il vint fonder son château vers 1025 sans l'accord du comte



Fenêtre de la nef romane, partie la plus ancienne de l'église (fin 10^e-11^e s.).

du Maine. Guy I^{er} se maria en effet à la même époque à Rotrude, membre de la famille de Château-du-Loir.

Adam de Château-du-Loir, neveu de l'évêque Gervais, donna la partie de l'église de Parné qu'il possédait aux moines de l'abbaye bénédictine Saint-Nicolas d'Angers pour y fonder un **prieuré**. Cela se passait entre 1080 et 1094. Le reste de l'église fut concédé aux moines par Guillaume de Parné, sans doute vassal du précédent, et par un certain Dreux de la Croix. Les religieux s'installèrent dans une maison, reconstruite au 18^e siècle, située au chevet de l'église.

Adam de Château-du-Loir donna également aux moines des terrains pour créer un **bourg**. Le terme de bourg a un sens juridique précis au Moyen Âge : c'est un espace clairement délimité à l'intérieur duquel les habitants ont un certain nombre de privilèges (avantages fiscaux, monopole de leur activité quand ils sont commerçants...). Les seigneurs ont favorisé le regroupement d'une partie de la population dans des bourgs pour mieux contrôler leurs sujets et bénéficier du développement économique induit (taxes sur les foires et marchés...).

D'autres donations intervinrent à la fin du 11^e ou au début du 12^e siècle : un jardin, une vigne... Guy II de Laval donna aux moines des droits sur la voirie.

Le bourg se constitua en bordure du **chemin valais**. Cette route médiévale, qui apparaît dans les textes au début du 12^e siècle, reliait Sablé à Laval et, au-delà, Tours au Mont-Saint-Michel. Sa traversée de Parné correspond aujourd'hui à la partie de la Grande Rue longeant le cimetière, à la rue aux Chèvres et à la rue du Val d'Ouette, où subsiste le pont médiéval permettant de franchir la rivière. On peut supposer que les limites du bourg correspondaient au chemin valais vers l'ouest et à la rue de la Tannerie vers le sud et vers l'est. Vers le nord, il s'arrêtait vers la rue des Roches ou, peut-être, sur la rue aux Prêtres.



Le passage du *chemin valais* dans Parné (Grande Rue).

Un hôte de marque à Parné en 1832 : Lacordaire

Jean-Baptiste-Henri Lacordaire (1802-1861) est, avec Lamennais et Montalembert, l'une des têtes de file du catholicisme libéral en France au 19^e siècle. Il est considéré comme l'un des prédecesseurs de la démocratie chrétienne. Avocat, puis prêtre, il fonde en 1830 le journal *L'Avenir* qui défend les idées libérales. Toutefois, ces idées sont rejetées par le pape Grégoire XVI, auprès duquel les trois hommes sont venus les défendre à Rome à la fin de 1831.

À la différence de Lamennais, Lacordaire se soumet rapidement. C'est dans ce contexte qu'il effectue une sorte de retraite de réflexion à Parné, en juin 1832, chez le curé de la paroisse Charles Saint-Martin. Il se rendra ensuite chez Lamennais à la Chesnaie (Plesder, près de Combourg, Ille-et-Vilaine), où la rupture entre les deux hommes sera consommée en décembre, Lamennais refusant le conservatisme pontifical et se préparant à quitter l'Église.

Devenu dominicain, Lacordaire se rendit célèbre par ses conférences à Notre-Dame de Paris et se rallia au régime républicain en 1848.



Fenêtre de la chapelle sud, 15^e siècle, et détail du calvaire (1886).



Animaux à la base du pignon de la chapelle sud, 15^e siècle.

PEINTURE MURALE DU CLOCHER-PORCHE

À droite en entrant, des travaux de restauration de l'église en 2007 ont permis de découvrir une remarquable représentation de **saint Christophe**. Christophe, voulant servir le roi le plus puissant de la terre, se fit passeur pour la traversée d'un gué sur les conseils d'un ermite. Il vit un jour arriver un enfant. Alors qu'il le faisait traverser, celui-ci devint si lourd que Christophe se trouva en difficultés au milieu de la rivière, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il était en présence du Christ, lourd du poids du monde et de son créateur. Christophe devint alors chrétien.



Saint Christophe (première moitié du 13^e siècle).

La première représentation de *Christophe portant l'Enfant* en Occident est à Appiano (Italie du Nord), au milieu du 12^e siècle. Le thème connut une diffusion rapide et toucha toute l'Europe avant la fin du 13^e siècle. Il a été popularisé par la *Légende dorée* de Jacques de Voragine (vers 1260).

Saint Christophe étant considéré comme le protecteur contre la « mauvaise mort », c'est-à-dire la mort sans les sacrements, on devait venir demander son intercession chaque matin. C'est pourquoi sa représentation, peinte ou sculptée, se trouve généralement près de la porte des églises (par exemple la statue géante du 16^e siècle à Avesnières).

Ici, saint Christophe est figuré portant l'Enfant sur ses épaules (la partie supérieure est masquée par un plafond postérieur). Il traverse la rivière, représentée par des traits bleus ondulants parcourus de poissons. Le bâton dont il s'aide est surmonté d'un coq, élément énigmatique que l'on retrouve dans de très rares cas (celui de Parné étant le plus ancien).

Cette peinture, datée de la première moitié du 13^e siècle, est la plus ancienne représentation connue en Mayenne. Elle est antérieure à la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Autres figures de saint Christophe (peintures et sculptures) dans le

département : Laval (Pritz et Avesnières), Bannes, Saint-Denis-du-Maine, Saint-Denis-d'Anjou (église paroissiale et Saint-Martin-de-Villenglose), Saint-Martin-de-Connée...

Présence du coq : les Vaux en Champéon (Mayenne), Lavardin (Loir-et-Cher). Hypothèses d'après Christian Davy (« Propos sur saint Christophe en Mayenne à l'occasion d'une découverte à Parné-sur-Roc » et « Saint Christophe et le coq », *La Mayenne, Archéologie, Histoire*, t. 31, 2008, p. 205-233) :

- christianisation d'une image antique ?
- association de Christophe aux attributs d'autres saints (Pierre, Jacques...)?
- mythologie populaire (sacrifice du coq associé au carnaval, fête reproduisant la traversée des morts guidés par saint Jacques ou saint Christophe ?)
- construction par le clergé : le coq annonce le Christ (le chant du coq est le symbole de la Résurrection) ?

PEINTURES MURALES DE LA NEF

La nef conserve une série de peintures murales qui ne représentent pas un thème unique, mais qui forment une suite de tableaux caractéristiques de la ferveur individuelle qui s'est développée à la fin du Moyen Âge. Ces tableaux, généralement consacrés à un saint, ont pour but d'obtenir son intercession et aussi sa protection contre les maladies. C'est pourquoi on y voit des saints considérés comme guérisseurs.

Les premières peintures mises au jour ont été dégagées et restaurées par Madeleine Pré, conservateur du musée de Laval, vers 1950. Elles remontent au **16^e siècle**. La date de 1603, que l'on voit à plusieurs endroits, est trop tardive par rapport au style des peintures et indique plutôt une phase de réfection. La suite de ce décor a été trouvée dans la basse nef, côté sud, lors des travaux de 2007.

Mur de gauche en entrant, de gauche à droite

■ **Notre-Dame des sept Douleurs.** - Cette peinture évoque la Vierge après la mise au tombeau du Christ et est très caractéristique de la tendance pathétique qui se développe dans la dévotion à la fin du Moyen Âge. Marie est représentée mains jointes, en pleurs, le cœur percé par sept épées. Ces dernières font référence à une prophétie du vieillard Siméon, lors de la présentation de Jésus au Temple, annonçant à Marie qu'un glaive de douleur transpercerait son âme. Au 13^e siècle, apparaît le thème des sept joies de la Vierge. Au siècle suivant, on leur oppose les cinq douleurs (allusion aux cinq plaies du Christ), qui deviennent les sept douleurs en Flandre au 15^e siècle (par référence aux sept chutes du Christ sur le chemin du calvaire) :

- la prophétie de Siméon (ou la circoncision) ;
- la fuite en Égypte ;
- la perte de l'enfant Jésus, resté dans le Temple au milieu des docteurs ;
- le portement de croix ;
- la crucifixion ;
- la descente de croix ;
- la mise au tombeau.

Une gravure imprimée à Anvers en 1509 et dédiée au futur Charles-Quint symbolise pour la première fois les sept douleurs sous la forme de sept épées plantées en éventail dans le cœur de la Vierge. La peinture de Parné, réalisée quelques décennies plus tard, reproduit donc un thème encore nouveau et en plein essor et illustre l'importance de l'imprimerie dans la diffusion rapide des modèles iconographiques.

■ **Saint Jérôme.** - Saint Jérôme est l'un des quatre grands docteurs de l'Église. Il se retira trois ans dans le désert de Syrie pour mener la vie d'un ermite et pour écrire la vie de saint Paul, un autre



Notre-Dame des sept Douleurs.



Saint Jérôme



Saint Crépin et saint Crépinien.



Le Christ ressuscité.

ermite. Obsédé par des rêves lascifs, il se meurtrissait la poitrine jour et nuit pour faire pénitence. Il est représenté agenouillé devant une apparition du Christ crucifié. En haut, une inscription en caractères gothiques, malheureusement trop effacée pour être lisible, devait commenter la scène.

■ **Saint Crépin et saint Crépinien.** - Ces deux saints étaient des chrétiens, issus de famille noble, qui furent les persécutions de Dioclétien à la fin du 3^e siècle et s'installèrent à Soissons où ils apprirent le métier de cordonnier. Ils attirèrent des pauvres à la foi en leur fabriquant gratuitement des chaussures. Ils sont vénérés comme patrons de tous les métiers du cuir (tanneurs, selliers, gantiers, cordonniers). Il faut noter à ce sujet que l'une des activités anciennes de Parné était la tannerie, dans la vallée de l'Ouette. Ce panneau a pu être financé non par une personne privée, mais par le « métier » (la corporation) des cordonniers ou tanneurs voulant célébrer leur saint patron.

■ **Le Christ ressuscité.** - Le Christ, drapé dans une pièce de toile rouge qui laisse voir ses plaies, tient une croix-étendard, symbole de la victoire sur la mort.



Saint Joseph.

■ **Saint Joseph.** - La représentation de saint Joseph est tardive. Son culte est en plein renouveau au 16^e siècle. Saint Joseph est à la fois le père nourricier, comme l'indiquent la présence de l'enfant Jésus, et le patron des charpentiers. Ce deuxième caractère est indiqué ici par les outils accrochés au mur : la hache pour équarrir les poutres et l'équerre. Peut-être est-ce un don du « métier » des charpentiers.

Mur de droite, de gauche à droite

■ **Saint Côme et saint Damien.** - Frères jumeaux d'origine arabe, ils exerçaient la médecine dans une ville de Cilicie (Asie mineure). Pour gagner leurs clients à la foi chrétienne, ils soignaient gratuitement les hommes et les animaux. On les vénère comme patrons des médecins, des chirurgiens, des apothicaires, des barbiers (qui exercent aussi la chirurgie à cette époque) et ils sont invoqués contre la peste. Ils sont caractéristiques des saints guérisseurs. Ces derniers peuvent aussi être non des médecins, mais des personnages guérissant une partie du corps en relation avec le martyr qu'ils ont subi : saint Érasme, à qui l'on a arraché



Saint Côme et saint Damien.



Saint Tugal.

les intestins, est invoqué contre les coliques ; sainte Agathe, dont on a coupé les seins, guérit les tumeurs au sein, etc. Ici, saint Côme tient une fiole de verre dans laquelle il examine les urines de son patient. Comme pour Crépin et Crépinien, cette peinture a pu être offerte par des médecins ou chirurgiens professant à Parné. Effectivement, les registres paroissiaux nous font connaître le nom de deux chirurgiens dans les années 1580-1590, Michel Bescher et Sébastien Gaultier.

■ **Saint Tugal.** - Les reliques de cet évêque de Tréguier au 6^e siècle, l'un des Sept-Saints fondateurs de la Bretagne, furent apportées à Laval vers la fin du 14^e siècle, ce qui en fit le saint patron de la ville de Laval. Ces reliques étaient conservées dans la collégiale construite au 15^e siècle par les seigneurs à l'extérieur de leur château (cette église a été détruite, mais il en reste des ruines sur la place qui porte son nom, à l'emplacement de l'ancienne bibliothèque municipale, à côté du nouveau palais de Justice).

■ **Les Bavardes.** - Ce panneau se divise en deux parties. À gauche, saint Martin dit la messe et élève l'hostie. Cela fait allusion à un récit de la vie du saint disant qu'ayant donné son manteau à un pauvre avant de dire la messe, il n'osait plus entrer dans l'église mais fut décidé par son disciple saint Blaise. Au moment de l'élévation, un ange apparut et lui mit sur les épaules une étoffe précieuse (ou, selon une autre tradition, un astre brillant l'éclaira).

Mais le panneau raconte aussi une autre histoire. Derrière Martin, saint Blaise, en enfant de chœur, est distrait par ce qui se passe à droite. Là, un diable impressionnant, accompagné de ses acolytes, domine de sa prestance trois femmes en train de bavarder. Le récit populaire dit que s'il parvenait à noter tout ce que prononçaient les dames jusqu'à la fin de la messe, il pourrait emporter leur âme en enfer. Mais les bavardes étaient si prolixes que, pour tout noter, le diable dut étirer le parchemin qui finit par se rompre, déséquilibrant son propriétaire dépité et permettant aux bavardes de sauver leur âme. Le thème des Bavardes, caractéristique des contes moralisateurs qui ont fleuri à la fin du Moyen Âge, est représenté dans d'autres églises de la région : en Mayenne, à Saint-Denis-d'Anjou et à Mayenne (chapelle Saint-Léonard) ; dans la Sarthe, à Soulligné-Flacé ; en Loire-Atlantique, à Saint-Sulpice-des-Landes.

On peut voir l'illustration d'un conte écrit dans la même veine, le « Dit des trois morts



Les Bavardes.

et des trois vifs » (une réflexion sur la vanité des richesses et sur la brièveté de la vie) dans l'église de La Bazouge-de-Chemeré, à 17 km de Parné.



Peintures du chœur.

PEINTURES DU CHŒUR

Elles ont été réalisées en 1900 par Albert Vivet, peintre du Mans qui est intervenu dans plusieurs églises de Sarthe et Mayenne. Elles représentent :

- à gauche, l'Annonciation ;
- au centre, Jésus entre Marie et Joseph ;
- à droite, les Pèlerins d'Emmaüs (deux disciples auxquels le Christ est apparu après sa résurrection et qui ne l'ont reconnu qu'au moment où, invité à un repas, il a béni et partagé le pain. Luc, 24, 13-35).



Vierge du Rosaire, 1622 (détail).

CHAIRE

Cette belle chaire en pierre peinte, d'un type exceptionnel, remonte au début du 18^e siècle. Très peu de chaires anciennes sont conservées (voir celle en fer forgé de l'église de Bonchamp-lès-Laval, datée de 1768).

TABLEAU DE LA VIERGE DU ROSAIRE (bras nord du transept)

Ce tableau fut offert en 1622 à l'église de Parné par la famille de Vassé, seigneurs de Sumeraine, dont les armoiries, entourées par le collier de l'Ordre du Saint Esprit, sont peintes au bas de la toile (d'or à trois fasces d'azur). Sumeraine était le fief, vassal d'Entrammes, dont dépendait une bonne partie de la paroisse de Parné. Le sujet représenté est la Vierge et l'Enfant offrant un rosaire à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne.

Dans les médaillons sont représentées les scènes glorieuses et douloureuses de la vie de la Vierge : Annonciation - Visitation - Nativité - Présentation au Temple - Jésus devant les docteurs - Le Christ au Jardin des Oliviers - Flagellation - Ecce Homo - Montée au calvaire - Le Christ en croix - Résurrection - Ascension - Pentecôte - Assomption - Couronnement de la Vierge.



Descente de Croix, 1668.

DESCENTE DE CROIX (absidiole nord)

Ce groupe fut sculpté en 1668 par Pierre Biardeau, sculpteur angevin, pour le retable de la chapelle des Calvairiennes de Mayenne. Les Calvairiennes, installées à Mayenne en 1626, avaient fait élever leur couvent mais des défauts de construction nécessitèrent la restauration de la chapelle dès 1668. Ce chantier fut confié à Pierre

Biardeau, architecte-retableur, qui consolida l'édifice et le divisa en deux parties par un retable monumental que l'on peut encore voir.

Ce monument étant à l'abandon au 19^e siècle, la sculpture fut achetée par le curé Théodore Fourneau entre 1885 et 1900 pour orner l'église de Parné. La chapelle des Calvairiennes, aujourd'hui restaurée (elle sert de lieu d'exposition), ne présente qu'un moulage de l'œuvre dont l'original est resté à Parné.

Il s'agit d'une sculpture en terre cuite de grande qualité artistique, mais abîmée et restaurée anciennement avec du plâtre. Initialement, elle n'était pas blanche mais polychrome. Comme il ne demeurait pas assez de traces des couleurs pour les restituer, il fut décidé de l'enduire d'un blanc neutre. La production de statues en terre cuite a été très active dans le Maine et à ses abords au 17^e siècle.



Mayenne, retable des Calvairiennes.

MAISONS ANCIENNES

MAIRIE

Ce bâtiment carré est l'**ancien presbytère**. Le traitement individualisé des toitures pour chaque partie donne à l'édifice son caractère pittoresque. Il reste, contre la partie droite (nord) du bâtiment, là où vient d'être percée une nouvelle entrée, une partie de l'ancien mur de clôture.

Il ne reste que quelques traces, en sous-sol, du bâtiment antérieur à la guerre de Cent Ans. Ruiné lors du conflit, le presbytère a été partiellement **reconstruit** par le curé Jean Legault **entre 1443 et 1456**. De cette époque doit dater la partie parallèle à la rue de la Tannerie (route d'Entrammes) et, en particulier, à gauche sur la façade donnant sur la place du Prieuré, la **porte** aujourd'hui bouchée à arc en plein cintre. Le matériau utilisé pour cette porte, un grès gris, est caractéristique de ce que l'on employait dans la région de Laval au 15^e siècle. On le retrouve dans la porte ancienne de la Croix-Blanche (voir plus bas), datant exactement de la même époque, mais aussi sur les chapelles latérales de l'églises (fenêtres, animaux sculptés sur le pignon sud), bâties au 15^e siècle.

Une **aile perpendiculaire** a été construite à l'arrière du bâtiment sans doute au 16^e siècle. Puis elle a été allongée **entre 1643 et 1647**, en même temps que l'on ajoutait un escalier au nord et que l'on refaisait l'ensemble des toitures et planchers. En 2015, une étude dendrochronologique (examen de l'épaisseur des cernes du bois) a fourni une datation précise pour cette phase.

Au **18^e siècle**, avant 1777, un pavillon a été ajouté à droite dans l'angle formé par les deux ailes, donnant au bâtiment son aspect massif actuel.

Enfin, toutes les portes et fenêtres ont été refaites en **1835**. Devenu mairie en 1983, le bâtiment a été restauré et a fait l'objet de quelques aménagements intérieurs.



Porte médiévale de la mairie.



Maison Faucheux, 1878.

MAISON FAUCHEUX (n° 2 Grande Rue - en face de la mairie, à droite de l'église, à l'angle de deux rues)

Construite en **1878**, cette maison appartient au style employé par le maçon **Charles Fripiet** à partir des années 1860 et montre la fantaisie décorative que permet l'usage de la terre cuite. Des consoles soutiennent l'appui de fenêtre. Ici, le tuffeau s'allie à la brique dans le couronnement des ouvertures. Le dessin de ces couronnements, qui esquisse des accolades et des fleurons, est un lointain souvenir, traité bien modestement, du style gothique de la fin du Moyen Âge.

MAISON À DEUX TOURELLES (n° 6 Grande Rue, devant l'église)

La façade de cette maison est pittoresque en raison des deux tourelles qui l'accostent. En réalité, ces tours d'escalier appartenaient à l'origine à **deux maisons** distinctes et contiguës, disposées perpendiculairement (15^e-début 16^e siècle). La plus ancienne est celle de droite. Elle fut détruite en grande partie après la **réunion en un seul logis, sans doute vers 1780**. On ne conserva alors que la tourelle et la base des murs de l'habitation, que l'on retrouve dans le garage actuel.



Maison à deux tourelles, 15^e-début 16^e siècle.

La cave qui s'étend sous ce bâtiment était consacrée au **tissage** au 18^e siècle, comme dans beaucoup de maisons dans les villages de la Mayenne. Les tisserands travaillaient à domicile, dans des caves humides pour que le fil reste souple, et vendaient leur production à des grossistes qui les revendaient à des marchands étrangers. C'est ainsi que les toiles dites « de Laval » étaient exportées jusqu'en Amérique latine. On tissait beaucoup le lin, qui était la spécialité du Bas-Maine, tandis que le reste de l'Ouest se consacrait

uniquement au chanvre. Pendant la Révolution, la maison devint une **auberge**. Elle le resta au 19^e siècle.



Maison 3 rue de la Tonnelle.

MAISON MÉDIÉVALE AU NORD DE L'ÉGLISE (n° 3 rue de la Tonnelle, à droite de la précédente)

Après 1450, **au lendemain de la Guerre de Cent Ans**, le renouveau des affaires et la nécessité de reconstruire favorisèrent la multiplication d'un type de maison dont celle-ci est un bon exemple : corps de bâtiment rectangulaire pourvu d'un étage, **tour d'escalier** au centre de la façade, **toit à pente prononcée**. L'accolade très pointue que l'on voit au pignon surmonte l'ancienne porte (la porte actuelle, à droite, est une fenêtre dont on a supprimé l'appui). Ses formes accentuées sont caractéristiques du goût de cette époque (15^e-début 16^e siècle).

La pierre insérée dans le mur au dessus de la porte actuelle est plus récente (17^e siècle). Les initiales "M. C." doivent être celles d'un propriétaire, peut-être celui qui a fait transformer les percements du mur-pignon. Elles surmontent un cœur saignant, sans doute un emblème religieux.

En poursuivant la rue de la Tonnelle, on peut voir la **maison des Roches (v. 1725-1730)** construite pour un riche prieur de Parné, Jean-René Le Clerc du Moulin. Puis il faut revenir jusqu'à la maison à deux tourelles et tourner à droite Grande-Rue. Au virage à gauche, le n° 13 est une **maison**

caractéristique du milieu du 19^e siècle, à la façade ordonnancée symétriquement. Le fronton, au-dessus de l'entrée, porte la date de 1851. Cette maison était celle du maçon Charles Fripier et a certainement été bâtie par lui. Elle contraste, par son style néo-classique, avec ce que construira cet artisan dynamique une dizaine d'années plus tard en multipliant les effets décoratifs permis par la terre cuite (voir « Maison Fauchoux » et « Café dans le style de Charles Fripier »).

ANCIENNE AUBERGE DE LA CROIX-BLANCHE (n° 29 Grande-Rue)

Construite en limite de l'ancien bourg, au bord de la route médiévale qui reliait Laval à Tours, la Croix-Blanche fut d'abord une **hôtellerie**. La partie la plus ancienne, qui longe la rue, a pu être datée **entre 1451 et 1454** par l'analyse des cernes du bois (dendrochronologie). Elle est caractéristique des maisons de la fin du Moyen Âge, avec son étage à pan de bois débordant du rez-de-chaussée (on dit qu'il est construit *en encorbellement*). Dans la **deuxième moitié du 16^e siècle**, on ajouta à ce bâtiment un corps perpendiculaire, du côté du jardin, et une tourelle d'escalier.



La Croix-Blanche, v. 1454.

Les archives des anciens notaires permettent de connaître l'existence à Parné, aux 16^e et 17^e siècles, d'autres auberges au nom caractéristique : la Corne-de-Cerf, qui était située près de l'église ; le Plat-d'Étain, dans la partie basse du bourg ; la Croix-Verte ; la Petite-Bazoge.

La Croix-Blanche demeura une hôtellerie jusqu'à la fin du 17^e siècle. Elle possédait deux jardins et des terres (environ un ha), qui servaient à l'approvisionnement, comme l'indique la mention d'outils agricoles dans les anciens inventaires. Elle fut ensuite habitée par un maçon, puis par des **tisserands**, qui y exercèrent leur activité de 1740 à 1860 environ. Le tissage se faisait dans une cave à demi enterrée, dont on voit une petite fenêtre ancienne et l'entrée (plus récente) au pignon.

CAFÉ DANS LE STYLE DE CHARLES FRIPIER (n° 25 Grande Rue, à gauche de la précédente)

Charles Fripier utilisa des terrains qu'il possédait dans Parné, notamment par héritage, pour y construire des maisons qu'il devait louer. C'est le cas de cette remarquable construction, édifiée en **1868**, pour servir de café (ce qui explique les quatre ouvertures au rez-de-chaussée). Elle est l'exemple le plus achevé d'un style répandu autour de 1870, qui a fleuri à Parné.



Maison Fripier, 1868.

Le trait principal est l'utilisation de la **terre cuite**. Les façades peuvent être, comme ici, entièrement traitées en briques, en jouant sur deux ou trois tons pour dessiner des motifs géométriques. La terre cuite est aussi employée pour les encadrements des ouvertures et pour des motifs décoratifs spéciaux, frises de tuiles demi-rondes soulignant le bord de la toiture, petites rosaces, ornements moulés.

L'industrie mayennaise de la poterie est attestée au Moyen Âge, en particulier au sud de Laval (autour du village de Saint-Pierre-le-Potier, puis à Thévalle, aux Gaudinières près de Forcé, au Rocher sur la commune d'Entrammes). Elle a atteint son apogée au 16^e siècle et fournissait surtout des vases, puis elle entra en déclin au 17^e siècle à cause de la concurrence des grès normands. Au siècle suivant, elle ne fabriquait pratiquement plus que des matériaux de construction (briques et tuiles), à Thévalle et surtout aux Agets (commune de Saint-Brice, entre Château-Gontier et Sablé).



Fontaine, 1877.

à nouveau le goût pour ce matériau dans les années 1870 à Parné et en Mayenne.

Charles Fripier est pour beaucoup dans la diffusion de ce style décoratif dans le bourg de Parné, où l'on retrouve sa marque un peu partout. On lui doit aussi la construction de l'école publique de 1875 à 1877, bâtiment nettement plus austère situé au n° 35 de la Grande Rue. En descendant la **rue aux Chèvres**, on verra à gauche, au n° 4, un autre bâtiment édifié par lui en **1866**, constitué de deux habitations accolées symétriquement par rapport à un fronton qui est l'une de ses marques de fabrique.

FONTAINE DE LA RUE DE LA TANNERIE

Le haut mur qui fait l'angle de la rue aux Chèvres et de la rue de la Tannerie soutient les terres de l'ancien jardin du presbytère (aujourd'hui de la mairie). Il marque probablement ce qui était l'angle sud-ouest du bourg médiéval. Il fut reconstruit en **1877** à l'occasion de l'alignement de la rue de la Tannerie, ainsi que l'escalier menant au jardin, et doté d'une fontaine publique avec pompe. Celle-ci avait été achetée en novembre de l'année précédente à Laval. L'encadrement de briques de la fontaine illustre

FOURS A CHAUX ET HABITAT OUVRIER



Fours à chaux (1818-1877) et habitat ouvrier (1869).

FOURS A CHAUX

L'**agriculture** de la Mayenne connut d'importants progrès au 19^e siècle. Cette révolution agricole fut initiée par les grands propriétaires terriens. En majorité Légitimistes, ils furent écartés de la politique par la révolution de 1830 qui marqua le triomphe de Louis-Philippe et des Orléanistes. Revenus sur leurs terres, ils développèrent un goût nouveau pour l'agriculture, source de leurs revenus, et décidèrent d'appliquer les méthodes des agronomes anglais.

On généralisa notamment le chaulage des terres, trop acides à l'état

naturel, ce qui nécessita la production de grandes quantités de chaux. Cela se traduit, pendant presque tout le siècle, par la construction de nombreux fours qui constituent un élément très caractéristique des paysages ruraux mayennais. L'essor de cette industrie accompagna le développement des transports, en particulier des voies ferrées, qui permettaient d'écouler à moindres frais et sur de grandes distances la chaux produite. Il fut favorisé par la découverte et l'exploitation de l'anthracite en Mayenne. On mit en place de grands ensembles chauxonniers, comme à Saint-Berthevin ou à Grez-en-Bouère, mais aussi des unités plus petites partout où les ressources du sous-sol le permettaient.

L'ensemble que l'on peut voir à Parné, sur le bord de la route d'Entrammes, fut en activité de **1818 à 1936** et se constitua progressivement. Les fours les plus anciens, qui datent de 1818, sont situés aux extrémités ; ce sont deux **fours-tour**, de forme cylindrique et consolidés par de puissants contreforts. Ils sont percés à la base de trois embrasures pour le défournement.

Puis, de 1859 à 1877, on relia progressivement les fours-tour par des **fours-falaise** disposés perpendiculairement. Ils comportent moins d'embrasures, ce qui limite les pertes de chaleur.

La chaux était obtenue par cuisson du calcaire carbonifère exploité dans la carrière voisine. On chargeait les fours par le sommet (le gueulard), en alternant couches de pierre et de charbon, sans cesse renouvelées. Une machine à vapeur, installée sur la plate-forme en 1893, facilita la traction des wagonnets.

MAISONS OUVRIÈRES

Certains ouvriers furent logés, à partir de **1869**, dans une série de six maisons identiques adossées aux fours à chaux. La sévérité de la façade est modérée par un décor de rosaces en terre cuite, modeste emprunt au style décoratif de cette époque (voir les maisons Fripier et Fauchoux). En 1895, cinquante ouvriers travaillaient sur l'ensemble des sites chaufourniers de Parné.

LE PONT MÉDIÉVAL

Le bourg de Parné se développa au Moyen Âge en bordure d'un vieux chemin, mentionné dans les textes depuis le 12^e siècle et connu au Moyen Âge sous le nom de **chemin valais**, c'est-à-dire de Laval. C'est l'ancienne **route de Tours à Laval**, passant par Sablé. L'actuelle route de Tours n'existait pas ; elle n'a été ouverte qu'en 1770. La grande route était donc ce **chemin valais** qui, après être passé près du cimetière (mentionné à son emplacement actuel dès le 16^e siècle) et devant la maison de la Croix-Blanche, descendait le versant de l'Ouette (c'est l'actuelle rue aux Chèvres) pour traverser la rivière par un pont médiéval à arches en arc brisé. Ce pont peut dater de la **fin du 12^e ou du 13^e siècle**. C'est l'un des très rares ouvrages médiévaux conservés en Mayenne, avec le Vieux-Pont de Laval et celui de Forcé, situé lui aussi sur le chemin valais. Un pont d'allure médiéval existe à Craon mais il a été totalement reconstruit après la guerre.

Au-delà de Laval, le chemin menait au Mont-Saint-Michel. Il appartient donc à la catégorie de ce que l'on appelait les *chemins montais*, c'est-à-dire du Mont, et était emprunté par les pèlerins qui s'étaient recueillis sur le tombeau de saint Martin à Tours. Le Mont-Saint-Michel et Tours étaient les deux principaux lieux de pèlerinage de l'ouest de la France.

Ce chemin a vu passer des personnages célèbres. Le 21 août 1491, il dut être emprunté par le cortège de Charles VIII, se rendant à Laval en venant de Tours pour négocier son mariage avec la duchesse Anne, héritière du duché de Bretagne. Au 17^e siècle, il fut utilisé à plusieurs reprises par une marquise très populaire dans la région, si l'on en juge par le nombre de lieux où l'on raconte, sans trop de preuves, qu'elle s'est arrêtée : **Madame de Sévigné**. Celle-ci habitait une partie du temps dans son château des Rochers près de Vitré. Lorsqu'elle se rendait à Paris ou en revenait, elle faisait parfois un détour par Malicorne-sur-Sarthe pour rendre visite à ses amis les Lavardin et passait donc par Parné. Si l'on étudie attentivement ses lettres, on trouve ainsi la trace de six voyages au cours desquels elle a emprunté le chemin traversant Parné : les 26 mai et 11 décembre 1671, 25 mars 1676, 22 octobre 1680, 4 septembre 1685 et 4 octobre 1690. À chaque fois, elle a franchi l'Ouette sur ce vieux pont.



Pont médiéval.